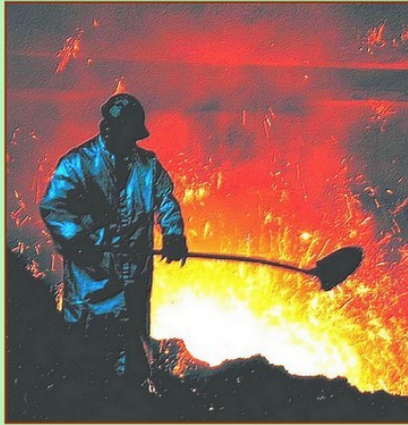


Il est où, Gilbert ?



avec illustrations

Jacques Henri Prévost

ISBN 978-2-490846-XX-X

Autres publications de l'auteur

Les livres

Le Ciel, la Vie, le Feu
Le Pèlerin d'éternité
(L'Univers et le Zoran
L'Argile et l'Âme
Lentement vers la
Lumière
Bien nombreux les
Chemins
Et chaque Amour, enfin
Prolo Sapiens - L'Aciérie
 en Images
14 lais bretons de Marie de
France - (bilingue)
Souffles d'Âmes
 (illustré)
Le Sourire malicieux de
l'Univers
Mon Cancer et Moi
La conférence des Oiseaux
 (traduction restructurée)
Les Hérésies de Liberté
VG - 250 recettes gour-
mandes
VG - 300 nouvelles
recettes

Les contes pour petits et grands

Le Chant de la Perle
 (illustré)
La conférence des Oiseaux
 (illustré)
La petite fille qui n'aimait
pas son nom
Thomas et le Houx de Noël
Petits contes pour grandes
personnes
L'homme qui ne jugeait
pas
Le paysan et le trésor
La fillette et les deux
paniers
La conférence des Oiseaux
 (version texte)
Azikiwe mon fils !
 (illustré)
La princesse Aurore
Le secret des petits oiseaux
de Noël
Le Royaume oublié



Aciériste au travail

Il est où, Gilbert ?

Il est où, Gilbert ?

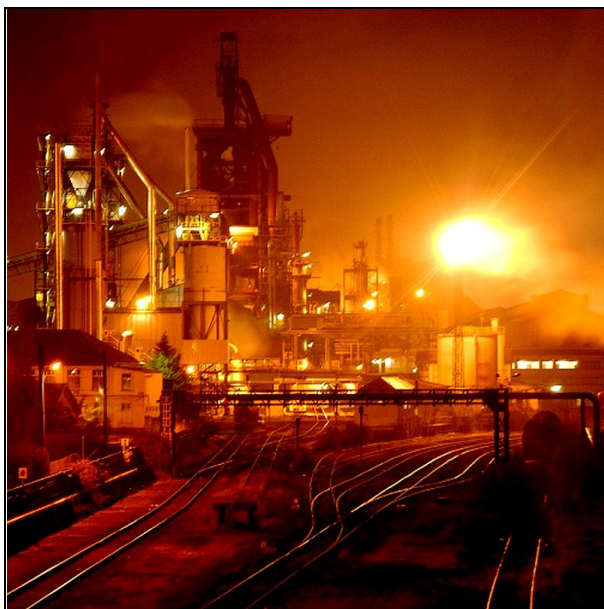
Je vous conterai aujourd'hui l'histoire de Gilbert Bertolotti, un brave type que j'ai connu dans ma jeunesse, un homme dont le destin n'a tenu qu'à un lacet cassé. C'était, à l'époque un grand et fort gaillard, âgé d'une trentaine d'années, jovial, sympathique, et bon compagnon dans l'équipe de manutentionnaires dont il faisait partir. Ses parents étaient venus d'Italie entre les deux guerres et n'avaient pu lui donner que l'instruction qui faisait de lui un bon ouvrier. Il habitait à Anzin, dans la banlieue de Valenciennes, et s'y était marié. Il avait alors deux petits enfants, et travaillait dans une grande usine métallurgique aujourd'hui fermée comme beaucoup d'autres. Les compagnons de Gilbert, dont je ne donnerai pour l'instant que les prénoms, s'appelaient Marcel, Robert, Paul, Roger, Maurice, et Georges, le chef d'équipe. L'effectif de manutention comptait une quinzaine d'hommes répartis en deux équipes qui travaillaient alternativement avec le poste du matin ou celui de l'après midi.

Un contremaître contrôlait l'ensemble et chaque équipe était conduite par un chef d'équipe qui avait vaguement autorité sur son escouade. Gilbert Bertolloti dont je vais raconter l'histoire faisait partie ce jour là de la seconde équipe. En cette fin de journée, ils se tenaient tous dans un espace qu'ils s'étaient plus ou moins approprié, et qu'ils avaient sommairement aménagé. Il se situait sous le plancher des fours, à côté du hall de chargement, entre les piles de briques réfractaires destinées aux futures réparations. Ils y avaient apporté quelques vieilles armoires vestiaires récupérées à la casse et cette installation minimale leur évitait de regagner, souvent sous la pluie, le local de fonction situé un peu loin et hors du bâtiment. Par contre, Joseph Lenne, le contremaître, y avait son bureau où il devait rédiger ses comptes rendus d'activité.



Gilbert Bertolloti

Mon histoire date donc un peu. Elle s'est en effet passée au printemps de 1952 et j'en ai été témoin. Elle a commencé à la veille de Pâques dans cette usine du Nord de la France, une aciérie. Il était alors 22 heures, ce samedi là, et le personnel du poste du soir finissait son temps. Dans son bureau, le chef de fabrication, Nestor Loubry, attendait que résonne au loin le son de la sirène annonçant l'heure de la fin du travail Cette sirène émettait un signal commun à toute l'usine ce qui évitait les écarts entre les divers ateliers. Les ouvriers l'accusaient de sonner souvent trop tôt le matin et trop tard le soir, et c'était parfois vrai car c'était le chef comptable qui appuyait sur le bouton. Ce soir là, la sirène sonna cependant à l'heure et Nestor, assez fatigué, se leva lourdement pour aller appuyer sur son propre bouton qui relayait localement le lointain signal. Les sonneries et les cloches résonnèrent aussitôt dans tous les ateliers et les bureaux voisins.



L'aciérie, la nuit

L'aciérie s'arrêtait en principe pour deux jours fériés, mais ce n'était pas tout à fait vrai, car les fours devaient être maintenus assez chauds pour sauvegarder leurs voûtes et permettre une reprise normale le mardi suivant. Il y aurait donc une petite équipe de maintenance pendant ce temps. Nestor Loubry devrait évidemment venir y faire un tour demain, mais, pour l'instant, la journée était à peu près terminée pour lui. Il décrocha son manteau et l'enfila puis prit son chapeau. Dans cette usine, le port du chapeau était obligatoire pour le personnel d'encadrement ; les autres individus portaient la casquette, le béret, ou parfois le casque pour les travaux risqués. Le chef de fabrication devait attendre que tout le personnel soit sorti avant de quitter lui-même l'atelier, mais, ce soir, il était vraiment fatigué et il avait hâte de laisser enfin derrière lui ces lieux bruyants, sales et enfumés et ces températures extrêmes.



Le plancher des fours

Sous les plancher des fours, l'équipe de manutention était presque la dernière à cesser le travail. Bien sûr les dernières coulées s'étaient échelonnées tout l'après-midi, mais il avait fallu mettre tout en ordre pour préparer la reprise du mardi. Cela signifiait beaucoup de travail à la brouette et à la pelle pour emplir les bennes de décombre et nettoyer les abords des fours qui devaient être maintenus dégagés pour éviter les accidents. Car en ce temps là, les chariots à fourches et les appareils de manutention mobiles n'existaient pas encore, et tout le travail se faisait à la main ou avec l'aide des ponts roulants. Il y avait en effet une interférence constante et une coopération obligatoire entre l'activité des manutentionnaires et celle des pontonniers qui menaient ces indispensables machines dans toutes les travées des multiples bâtiments composant cette aciérie.



Le Bassin de coulée

Pour comprendre cette histoire, il faut savoir comment étaient structurés les fours qui étaient très larges et très hauts. La largeur permettait le déploiement des torrents de flammes qui devaient atteindre les températures de fusion de l'acier, (plus de 1600 degrés). Et il fallait de la hauteur pour charger les fours par le haut et par devant, et pour vider l'acier fondu dans le bassin de coulée, par l'arrière et vers le bas. Et donc, devant les fours il y avait un plancher surélevé, « le plancher des fours », et deux autres espaces pour approvisionner le précédent, l'un au niveau des portes des fours, l'autre à celui du sol et des rails des wagons de ferrailles, de briques, de charbon et de matériaux divers. Des équipes de manutention différentes opéraient devant et derrière des fours et celle de Joseph Lenne dans laquelle travaillait Gilbert, était affectée aux trois bâtiments de chargement, à l'avant, et elle y œuvrait en coopération avec trois sortes de ponts roulants.

Entre les fours et les bâtis de charge, tournoyaient de curieuses machines, les chargeuses. Elles comportaient une tourelle suspendue sous un pont roulant, avec, à l'avant, un énorme bras cylindrique qui saisissait les auge de ferraille sur les bâtis, et elles manoeuvraient pour les déverser dans les fours. Ces chargeuses tournaient toujours dans le sens des aiguilles d'une montre. Elles étaient tout à fait aveugles dans l'autre sens. Ils verrouillaient leur bras dans une auge puis effectuaient un demi-tour pour se positionner devant une porte. Celle-ci s'ouvrait et le pont avançait son chargement dans le brasier et le retournait pour le déverser. Il revenait ensuite, tout embrasé, au point de départ, en achevant sa rotation. Lorsque l'on progressait sur le plancher des fours, il fallait toujours se placer dans le champ visuel du pontonnier chargeur qui ne voyait que vers la droite. Après avoir été vu, on passait derrière la machine.

Le bruit constant était effrayant et l'on avait toujours là une intense sensation de danger imminent. Les chargeuses et les ponts roulants constituaient une menace permanente. Derrière le premier espace s'étendait le hall de chargement, alimenté par les redoutables ponts à bec. Les charges étaient constituées d'auges de fonte remplies de ferraille et suspendues par paires aux chaînes à crochets des ponts. Elles étaient déposées à grand fracas sur des lignes de bâtis d'acier où les chargeuses les reprenaient. Le sol des halls était fait d'épaisses dalles d'acier qui restaient luisantes tant le travail intense entretenait leur surface. Sous le plancher des fours, on stockait beaucoup de matériaux dont des monceaux de briques destinées à l'entretien et à la réparation des massifs. Elles étaient disposées en piles, par catégorie, et formaient des murs de hauteurs diverses séparés par des espaces avec de nombreux compartiments. C'était aussi le lieu des gazogènes qui fournissaient le gaz brûlé dans les fours.



Pont roulant de coulée

Donc, ce jour là, dans les ateliers, le travail cessait. Les contremaîtres s'affairaient à stopper les machines et à couper le courant sur les installations, mais, en général, les hommes avaient un peu anticipé le signal et beaucoup étaient déjà prêts et gagnaient rapidement les vestiaires pour prendre leurs vêtements civils. Car tout le monde voulait sortir en même temps encombrant les horloges de pointage et les portes de sortie. Les plus rapides étaient les premiers, les lambins devaient attendre, parfois un bon quart d'heure, et les machinistes attendraient aussi. Les plus favorisés étaient les opérateurs des ponts chargeurs qui travaillaient au niveau du sol. Le pontonnier les arrêtaient et les rangeait entre deux fours avant de gagner le vestiaire. Les autres pontonniers devaient libérer leurs charges pour mener les ponts roulants en fin de course avant de couper les moteurs et de pouvoir utiliser les échelles de descente.

En bas, quand la cloche sonna la fin de poste, Gilbert et ses compagnons venaient de charger trois tonnes de briques réfractaires dans une benne de transfert destinée à l'entretien du four N°1, tout au bout du hall. Ils l'avaient amarrée au crochet du pont, et Georges, le chef d'équipe, signala au pontonnier qu'il pouvait lever la benne. Les hommes regagnèrent rapidement leur espace. Ils ôtèrent leurs chaussures de sécurité et reprirent leurs vêtements de ville. Une conversation s'engagea sur les chances des équipes locales de football dans le prochain match, et Gilbert trop passionné en cassa son lacet et perdit un peu de temps à réparer la chose. Il fut donc bon dernier à quitter les lieux, se pressant pour rattraper les autres qui avaient déjà atteint la porte de sortie. De loin, Maurice Rozan qui fermait la marche, tourna la tête et lui fit signe. Et Gilbert pressa encore le pas

Le plus tardif des pontonniers était Gaston Delcroix, qui conduisait le pont le plus puissant, tout là haut, à vingt mètres du sol. Gaston devait attendre que les autres ponts soient arrêtés pour manoeuvrer. Sa machine allait jusqu'à l'extrémité des ateliers en interaction avec ceux qui opéraient à un niveau inférieur. Son opérateur travaillait toujours avec grand sérieux et il attendait patiemment sa libération. Après le signal de Georges, il leva la charge et mit son pont en mouvement vers le dernier four. Dans le sol du hall de chargement, des ouvertures étaient réservées aux bennes et au chargement des gazogènes. Gaston actionna sa sirène d'avertissement, attendit quelques secondes, et laissa filer son câble. Comme il n'y avait personne pour décrocher, il ferma sa cabine et descendit avec précaution les soixante échelons qui l'amenaient au sol.



La coulée d'acier

Tout ce monde se retrouvait ensuite aux horloges de pointage, puis aux garages à vélos, aux portes de sortie, ou aux autobus. Cette seule usine employait alors environ douze mille personnes, et ce n'était pas la plus importante du secteur. Mais cela signifiait toute une organisation puisque, à chaque changement de poste, trois mille employés entraient pendant que sortaient trois mille autres. Il fallait évidemment contrôler ces afflux à l'entrée comme à la sortie et des gardes surveillaient les dix portes d'accès. Des groupes d'horloges de pointage enregistraient les temps individuels, avec autour d'elles un foule considérable tout comme aux garages à vélos. Passée la cohue des sorties, les gens gagnaient les autobus sur un parking au long du canal. Ils étaient une trentaine qui ramenaient les sortants dans les villages d'ou ils venaient d'amener les entrants.



L'industrie perdue

Avec la désindustrialisation rapide du Nord et de l'Est de la France, des dizaines de milliers d'emplois disparurent en entraînant l'importante paupérisation des populations qui en vivaient alors. Mais en 1953 l'activité y était encore fort intense et il y avait donc d'énormes concentrations ouvrières dans toutes ces régions, avec tous les aménagements pratiques que cela nécessitait. Aucun ouvrier ne venait en voiture, et beaucoup de gens utilisaient un vélo pour aller au travail. On imagine l'encombrement des garages et des abris aux abords des horloges de pointage où les deux flots convergeaient. C'est Georges, le premier, qui demanda en attendant son tour pour pointer. « Mais où il est, Gilbert ? ». Maurice répondit qu'il devait être derrière car il l'avait vu les suivre. Quelqu'un dit en plaisantant qu'il avait du casser son autre lacet. Cela fit un peu rire et l'on en resta là.



Le soir, au pied des terrils

Ce soir là, il n'y avait que des sortants ; les cours se vidèrent assez vite et chacun rentra rapidement chez soi, sauf les traînards locaux qui avaient l'habitude de passer un moment *Chez Rolande*. C'était le nom de l'un des nombreux cafés établis aux alentours de l'usine. C'était encore permis à cette époque. Parfois, Marcel, Paul, Roger, ou Gilbert qui n'habitaient pas loin, s'y retrouvaient pour y prendre un verre, ou plusieurs, et passer encore un moment à se détendre ensemble. La grande Rolande, la tenancière, connaissait bien ses clients et veillait aux abus en limitant les demandes. Au bout d'un moment, elle s'étonna de ne pas voir l'équipe habituelle au complet et demanda gentiment à son tour : « Il n'est pas là, Gilbert ? ». Les autres prirent alors conscience de cette absence et commencèrent à s'en étonner. Puis, l'heure avançant, tout le monde prit son vélo et s'en alla dans la nuit.

Ils rentrèrent donc chez eux, tous, sauf Gilbert. Thérèse Bertolotti, sa femme, l'attendit toute la nuit, dévorée d'inquiétude et d'angoisse. En 1953, très peu de particuliers disposaient du téléphone, et quand on voulait parler à quelqu'un, on allait le voir chez lui. Thérèse attendit donc le lever du jour avant de réveiller sa voisine pour lui confier ses gosses. On se rendait alors souvent service entre voisins. Elle courut jusque chez Joseph Lenne, le contremaître qui n'habitait pas très loin. « Mais où il est, Gilbert ? », demanda-t-elle. Rentré directement à la maison, Joseph n'en savait absolument rien. Un peu étonné, il proposa d'aller se renseigner chez Rolande dont le café devait déjà être ouvert. Il prit son vélo et partit aux nouvelles. Mais Rolande ignorait tout. Il devint alors assez inquiet et se rendit chez les autres compagnons sans plus de succès.

L'inquiétude grandissait et, rue Pasteur, Thérèse pleurait. Joseph décida d'aller tenter de se renseigner à l'usine et reprit son vélo. Il expliqua le problème aux gardes et se fit accompagner jusqu'aux horloges de pointage. Elles s'alignaient sous un abri qui les protégeaient de la pluie. Ces machines étaient toutes simples avec un cadran affichant l'heure, une encoche pour engager la fiche et un gros bouton pour pointer. De part et d'autre, deux réceptacles de bois recevaient les fiches de carton, à droite avant le pointage, à gauche après. Les pointeaux passaient dans la journée pour relever les temps et remettre les fiches en place. Et là, sur le panneau de droite, devant Joseph et le garde, il n'y avait plus qu'une seule fiche en attente, celle de Gilbert. « Mais où il est, Gilbert ? », s'exclama Joseph, un peu affolé en se dirigeant hâtivement vers l'aciérie.



Nestor Loubry

L'usine comprenant de nombreux ateliers, dont des laminoirs. Du rond point central, la vue sur l'aciérie était tout à la fois imposante et inquiétante. Cinq immenses bâtiments de briques et de tôle s'étendaient au delà du rond point central. Habituellement, tout était enveloppé de fumées rousses et grises, et l'on était assourdi par les grincements des machines et les coups sourds des marteaux pilons. Il fallait d'abord traverser le grand hall des lingots par lequel s'évacuaient toutes les productions et tous les déchets de l'aciérie. Ouvert à tous vents, c'était le domaine ordinaire des masses et des marteaux piqueurs, et donc un effroyable enfer sonore. C'était aussi un endroit très dangereux où des petites locomotives s'activaient sans cesse à grands jets de vapeur et grand renfort de sifflements pour débarrasser les monceaux de décombres et les empilements de lingots qu'y amassaient les ponts roulants et les grues à vapeur.

On passait ensuite le hall de coulée qui se trouvait juste derrière, d'habitude tout illuminé des lueurs orange de l'acier en fusion, et aujourd'hui sombre et silencieux. Cet atelier était également très haut, d'environ vingt-cinq mètres. Tout y était très dangereux. Les ponts roulants régnaient et leurs charges circulaient sur plusieurs niveaux, avec un système de flèches à becs tournants dont les trajectoires déroutaient les novices. D'énormes poches d'acier liquide remplissaient des lingotières placées dans de profondes fosses. Toute l'activité des ateliers rayonnait à partir des fours, coté Nord. Ils dominaient le hall de leurs silhouettes sombres et trapues, et l'on sentait leur chaleur à grande distance. Au dessus de l'atelier des fours s'élevaient plusieurs hautes cheminées de briques, empanachées de suies et de flammes, qui crachaient parfois très bizarrement un grand rond de fumée dans le ciel.

Cependant, en ce jour de repos, tout semblait tranquille dans ces ateliers relativement silencieux. Joseph trouva rapidement Loubry, le chef de fabrication, qui était venu voir si tout allait bien, et qui conversait avec un nommé Flament, responsable de la petite équipe qui maintenait en veille les fours et les gazogènes. Aucun des eux n'avait la moindre idée de ce que Gilbert avait pu faire, ni où il avait pu aller. Nestor Loubry leur fit néanmoins part de son inquiétude et demanda à Flament de rassembler ses gens et de faire une tournée d'inspection attentive dans tous les ateliers. Une heure après, il fut établi que l'on avait rien trouvé. « Mais où il est, Gilbert ? », s'écria Loubri qui en vint à penser que l'homme avait peut être tout abandonné pour réaliser un projet personnel, et qu'il aurait alors en quelque sorte fugué, peut être avec une femme.



A vélo vers l'usine, le matin

Il pensa alors au garage à vélos, et demanda à Joseph d'aller y faire un tour. Le vélo de de Bertolotti était bien identifiable grâce à un petit pavillon italien qui marquait sa grande admiration pour Fosto Coppi, sacré nouveau champion du Monde alors que Louison Bobet n'avait remporté que le Tour de France. Le vélo était encore là, et le mystère aussi. L'inquiétude de Nestor Loubry augmenta fortement. Chef de fabrication, il était à ce titre responsable du personnel et donc de Gilbert tant que celui était dans ses murs, et il semblait n'en être jamais sorti. L'atelier disposait d'un téléphone, et il décida d'alerter l'ingénieur chef de service. Le temps passait pourtant, et rue Pasteur, chez Gilbert, sa femme, Thérèse se consumait d'angoisse en répétant à qui voulait l'entendre : « Mais où il est, Gilbert ? Où il est, mon Gilbert ? ». Hélas, personne à ce moment, n'en savait encore rien et nul ne pouvait répondre.



Gaston Delcroix

La situation ne changea pas et tout le lundi s'écoula sans que l'on n'en sache plus. La direction avait informé la police et un inspecteur fit un petit rapport de routine. Et puis, le mardi matin, le travail reprit, comme à l'habitude. L'équipe de Georges était cette fois du matin, les postes permutant chaque semaine. Et Nestor Lobry était arrivé très tôt pour s'assurer qu'aucun problème ne retarderait la reprise. Pour l'instant, il était occupé à réorganiser le plan de fabrication impacté par l'arrêt du Four N°1. Soudain, les bruits extérieurs faiblirent, et Nestor leva la tête. Au travers les vitres salies, il vit des gens courir vers l'extrémité du hall, et il en vit d'autres revenir lentement, courbés, les bras ballants. Nestor pensa tout de suite qu'un homme était mort. C'était toujours la même chose. Quand un accident blessait quelqu'un, les autres courraient pour aider, mais s'il était mort, tout le monde s'écartait immédiatement du cadavre.



Salem Zaïka

Pauvre Gilbert ! Tout au bout du hall, Salem Zaika avait accroché la benne qui cachait son corps depuis samedi soir. Il semble qu'en se pressant trop pour rejoindre les autres, Gilbert ait traversé l'espace réservé marqué de rouge sans prêter attention aux sirènes, et cela au moment précis où Delcroix laissait filer son câble. Et il avait été écrasé sous le poids des briques qu'il avait chargées lui même dans l'après-midi. Il avait très peu saigné mais tous ses os étaient brisés. Il était là, Gilbert. Salem l'avait découvert avec horreur en faisant lever la benne. Tout cela pour un mauvais lacet cassé. Nestor respira très fort et s'appuya une longue minute sur son bureau. La journée serait rude ; il allait devoir s'occuper de ce que l'on allait faire du corps. Et il allait aussi devoir informer la direction, la police, l'inspecteur du travail, le comité de sécurité et les organisations syndicales. Mais, pourtant, l'heure prochaine serait encore bien plus pénible.



Triste épilogue

Le devoir plus douloureux et le plus difficile était hélas inévitable et très prochain, car c'était lui, Nestor Loubri, le chef de fabrication, qui devrait aller, et ce matin même, rue Pasteur à Anzin, annoncer à Thérèse et à ses deux enfants que l'on avait enfin retrouvé le malheureux Gilbert.



En souvenir de Gilbert

© Jacques Henri Prévost – 2020

MANUSCRIT ORIGINAL

Édité par l’auteur

ISBN 978-2-490846-XX-X

Dépôt légal mars 2021

**Achevé d'imprimer en mars 2021
par TheBookEdition.com à Lille (Nord)**

Imprimé en France